
Introduction

Des terrains sans sympathie ?

Camille Herlin-Giret, Daphné Le Roux et Adèle Momméja



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/teth/1963>

ISSN : 2427-9188

Éditeur

Presses universitaires de Paris Nanterre

Ce document vous est offert par Université de Lille



Référence électronique

Camille Herlin-Giret, Daphné Le Roux et Adèle Momméja, « Introduction », *Terrains/Théories* [En ligne], 10 | 2019, mis en ligne le 31 octobre 2019, consulté le 18 novembre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/teth/1963>

Ce document a été généré automatiquement le 18 novembre 2019.



Les contenus de Terrains/Théories sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Introduction

Des terrains sans sympathie ?

Camille Herlin-Giret, Daphné Le Roux et Adèle Momméja

- ¹ La question de l'absence de sympathie pour son terrain a été largement explorée au cours des dernières années. De nombreux·ses chercheurs en sciences sociales ont en effet produit une réflexion *a posteriori* sur les modalités d'engagement ethnographique possibles quand leur objet d'étude leur semblait « répugnant¹ » ou « révoltant² ». Ils ou elles ont ainsi fait émerger les difficultés, les effets, les intérêts et les limites de tels terrains. Dans ce numéro sur les terrains sans sympathie, notre objectif est de prolonger ces réflexions en ouvrant de nouvelles pistes de questionnement. En effet, il n'est pas si évident de déterminer *a priori* quel type d'objet est susceptible, ou non, de constituer un terrain sans sympathie. Un exemple est de ce point de vue assez parlant. Le terme même de « répugnance » à l'égard de son objet est emprunté à un article de Susan Harding, « Representing Fundamentalism: The Problem of the Repugnant Cultural Other³ », dans lequel la chercheuse s'intéresse aux groupes chrétiens fondamentalistes. Comme le souligne Harding, les chercheurs·es se sentent trop peu en affinité avec de tels groupes – qu'ils ou elles considèrent généralement comme des altérités fondamentales – pour vouloir les constituer en objet de recherche. La description que propose Harding met ainsi en évidence une polarité entre les valeurs propres aux chercheurs·es et celles des chrétiens·nes fondamentalistes, qui ferait de ces dernières des objets particulièrement « dérangeants » pour les sciences sociales⁴. Pourtant, dans un article intitulé « The repugnant cultural other speaks back⁵ », Brian M. Howell oppose à Harding une nouvelle manière de s'intéresser à ce même objet : étant lui-même un chrétien fondamentaliste, il propose d'adopter une posture compréhensive sur ce groupe, basée sur un point de vue interne – et ce, sur le modèle des épistémologies des savoirs situés, qu'il convoque explicitement⁶. Cette controverse montre que les objets ne sont pas intrinsèquement ou *a priori* susceptibles d'entraîner sympathie ou antipathie. Afin de ne pas réduire l'absence de sympathie à une liste d'objets potentiels, il nous a donc semblé important de partir d'une définition relationnelle des terrains sans sympathie. Celle-ci ouvre dès lors deux questions : y a-t-il une unité de ces terrains sans sympathie ? Est-il possible de déterminer des

caractéristiques communes à des objets liés uniquement par le type de relation que l'enquêteur·rice entretient à eux ?

- 2 L'objet du présent numéro est d'interroger la pertinence et l'efficacité heuristique de la notion de « terrain sans sympathie » et, partant, de la valeur épistémologique d'une catégorie moins unifiée par un domaine d'objet que par une dimension relationnelle. Ce questionnement s'est posé avec d'autant plus de force que les articles du numéro convoquent des objets plus ou moins attendus. Certes, une partie importante d'entre eux relèvent des sciences politiques et prennent pour objet des groupes situés à l'extrême-droite (c'est le cas des articles de Margherita Crippa, qui propose une contribution sur l'engagement militant au FN, et du travail de Samuel Bouron, que nous avons rencontré pour un entretien autour de sa recherche sur les militant·es identitaires). Mais d'autres se sont attachés à des objets moins souvent évoqués dans les travaux sur les terrains « dérangeants », comme la contribution d'Alix Hubert sur la chasse en Wallonie, celle d'Elie Mevel sur les kibboutz ou celle d'Olivia Chambard sur la promotion de l'entrepreneuriat en milieu universitaire. La diversité des terrains analysés nous a obligées à nous demander de quelle manière s'articulaient, dans ces différents cas, la forme de la relation que le ou la chercheur·e entretenait à son terrain et les enjeux épistémologiques qui s'imposaient à elle ou lui. Ce numéro revient ainsi de manière réflexive sur les problèmes épistémologiques et éthiques, les catégories d'analyse, les concepts mobilisés et les conclusions formulées dès lors que l'on entretient avec son objet une relation marquée par l'absence de sympathie.

Les terrains sans sympathie : un problème de définition

- 3 Comment caractériser ces terrains au cours desquels la mise en place d'une relation compréhensive semble apparemment compromise ? Cette question se pose avec d'autant plus d'acuité que, dans le cas des terrains sans sympathie, ce n'est pas l'existence d'une propriété, mais son absence, qui donne son unité au domaine. Comment caractériser positivement de tels terrains ? Une première manière de résoudre la question revient, comme l'y invite l'expression, à utiliser un lexique affectif, où c'est moins l'absence de sympathie qui est objet de l'attention que l'émergence d'émotions négatives. On s'intéresse alors à la détestation, à la répugnance, au mal-être ou encore à l'aversion que les chercheur·es éprouvent face à leur objet. L'intérêt de la mobilisation d'un tel lexique est qu'il permet au ou à la chercheur·e de restituer et de caractériser positivement ses émotions, en dépassant la simple alternative entre possibilité / impossibilité d'entrer dans une relation de compréhension. Reste que cette manière de présenter les choses, en insistant sur les émotions et donc sur la subjectivité du ou de la chercheur·e, peut masquer un phénomène essentiel : à savoir que les affects ressentis face à son objet dépendent largement du positionnement respectif des acteur·rices dans l'espace social. Ainsi, Harding, lorsqu'elle décrit les chrétien·nes fondamentalistes comme des enquêtés apparemment « répugnants », ne manque pas de rappeler que leur caractérisation comme tels dépend d'une manière intuitive de découper le monde – où les fondamentalistes sont précisément construits comme le grand « autre » du ou de la scientifique progressiste, qui, dès lors, n'a nécessairement rien en commun avec eux⁷. Martina Avanza lie elle aussi explicitement la question de l'aversion ressentie pour ses

enquêtées à leur position au sein de l'espace social et politique : elle rappelle que les recherches en ethnographie politique portent en général sur des groupes dont on partage les « revendications », car cela facilite les relations de confiance, de coopération et de collaboration qu'implique tout terrain ; alors qu'il est difficile d'envisager un terrain avec des « individus qui représentent tout ce qui politiquement vous révolte⁸ ». De ce point de vue, il ne faut pas confondre l'utilisation d'un lexique affectif avec une approche subjectiviste : au contraire, les émotions liées au terrain semblent largement dépendre des propriétés des actrices et des représentations qu'ils ou elles nourrissent de l'espace social et politique.

- 4 Une seconde manière de répondre au problème de la caractérisation des terrains sans sympathie revient à les qualifier de « difficiles⁹ ». Un tel terme permet d'éviter l'écueil du subjectivisme. Il peut évoquer des situations de danger objectif – qu'il s'agisse des guerres ou, plus généralement, de tous les contextes où l'intégrité physique du ou de la chercheur est mise en danger¹⁰. Mais il peut aussi évoquer les cas où le ou la chercheur ne partage pas les catégories de pensée des enquêtées et où une distance sociale importante le ou la sépare de ces dernières, nourrissant le sentiment permanent de ne pas être à sa place, lequel peut conduire à faire des faux-pas¹¹. C'est le cas, par exemple, de l'ethnologue menant un terrain auprès d'imposantes – qu'ils ou elles appartiennent à la grande bourgeoisie¹² ou qu'ils ou elles détiennent un monopole de la parole légitime sur un objet¹³. Enfin, on peut mentionner l'ensemble des cas où la difficulté à se maintenir sur le terrain vient d'un sentiment de trahison, soit à l'égard de ses propres convictions¹⁴, soit à l'égard de ses enquêtées¹⁵. En ce sens, le terme de « terrain difficile » ouvre à son tour une série de problèmes : il est à la fois très vaste – il englobe à ce titre des terrains très hétérogènes – et sous-déterminé – la difficulté pouvant aller de la sensation de malaise générée par le sentiment d'être victime de mépris de classe à une situation de grand danger physique.
- 5 Le concept de « terrain sans sympathie » ne semble pas, à cet égard, beaucoup plus satisfaisant – ce dont témoigne l'usage d'un point d'interrogation dans le titre du numéro. Le terme de « sympathie » présente l'intérêt d'orienter la discussion vers une approche relationnelle, mettant ainsi en évidence que la dichotomie entre subjectivisme et objectivisme n'est pas pertinente pour envisager notre objet. À travers ce terme, il s'agit plutôt de réfléchir aux conditions de possibilité de la construction d'une relation de sympathie, ainsi qu'aux effets épistémologiques de l'impossibilité de créer une telle relation. Reste que le concept de « terrain sans sympathie » présente au moins deux limites, que nous voudrions exposer pour conclure cette première partie définitionnelle.
- 6 La première limite d'une telle expression tient à ce qu'elle ne mentionne pas explicitement l'importance de la temporalité – pourtant centrale dès lors que l'on s'intéresse à l'engagement sur le terrain. Le terme « terrain sans sympathie » laisse en effet entendre que certains objets d'enquête peuvent ou non engendrer la sympathie et laisse ainsi dans l'ombre le fait que l'engagement sur le terrain transforme les affects, bouleverse les catégories d'appréciation et participe à créer de nouvelles formes de relation. Si l'on admet que toute relation de sympathie est conditionnelle – qu'elle dépend de l'existence de proximités, d'affinités objectives ou subjectives entre deux êtres, de facteurs d'identification, etc. –, alors il devient nécessaire de se demander si ces conditions ne peuvent pas apparaître au fil du terrain. Le propre de l'engagement dans une observation ethnographique tient en effet à la manière dont elle fait bouger le

ou la chercheur·e, qui peut apprendre à penser et à agir comme ses enquêtés·es. La question de la sympathie éprouvée sur le terrain ne peut, à cet égard, être pensée de manière synchronique. Il est au contraire nécessaire d'interroger la manière dont le rapport au terrain peut se modifier sur le long cours. Nous proposons ici deux manières d'envisager, de manière temporelle, la question de l'absence de sympathie à l'égard de son terrain. D'abord, il est possible de ressentir du dégoût ou de l'aversion à l'égard de son terrain avant d'y entrer ; mais ce n'est pas pour autant qu'une telle attitude n'est pas destinée à évoluer. Au contraire : nombreux·ses sont les chercheur·es qui insistent sur le fait qu'il leur a été possible, au fur et à mesure de leur engagement auprès des enquêtés·es, de ressentir une forme de sympathie à leur égard, si minimale fût-elle¹⁶. Comme en rend compte l'entretien avec Bouron qui clôture ce numéro, il est possible d'apprendre à penser comme des gens dont l'altérité semblait pourtant radicale et infranchissable, voire, de partager les mêmes émotions qu'eux (voir aussi à cet égard l'article de Hubert). Dans ces différents cas, il apparaît que l'aversion préalable du ou de la chercheur·e dépend moins des propriétés objectives de son objet que des représentations préalables qu'il ou elle s'en fait. On se rend ainsi compte, à la lecture des articles du numéro que l'altérité radicale que le ou la chercheur·se attribue à son objet repose souvent sur une homogénéisation ou une réification du groupe étudié¹⁷, sur une méconnaissance de sa spécificité ou sur une représentation qui reste empreinte de stéréotypes. Le retour réflexif sur la recherche conduite autour du mouvement musulman turc de Fethullah Gülen que propose Gabrielle Angey, comme les articles de Hubert, Chambard ou l'entretien avec Bouron montrent ainsi que l'émergence de la sympathie au cours du terrain tient moins à la découverte d'affinités avec certaines enquêtés·es qu'à la déconstruction progressive des préjugés qui organisaient les représentations et les questionnements de l'ethnographe. Une seconde manière d'envisager de manière temporelle la question de la sympathie sur le terrain est mise en évidence par l'article de Mevel. Dans son cas, le choix du terrain relevait d'une affinité personnelle et c'est la question du maintien sur le terrain qui a soulevé le problème d'absence de sympathie. Il apparaît ainsi qu'il est possible d'avoir *a priori* de la sympathie pour ses enquêtés·es, mais que la déconstruction d'un certain nombre de préjugés à l'occasion de l'engagement prolongé sur le terrain peut conduire à remettre en question des affinités qui semblaient évidentes. Un des apports fondamentaux des terrains sans sympathie tient ainsi à ce qu'ils amènent à questionner ce qu'il advient, dans la durée, des catégories et représentations allant de soi, non questionnées, qui orientent le rapport affectif au monde des chercheur·es, comme des enquêtés·es.

- 7 La seconde limite de la tournure impersonnelle « terrain sans sympathie » est qu'elle ne permet pas de déterminer clairement qui est le sujet et qui est l'objet de la sympathie. Il est donc important de rappeler que la sympathie dont il sera question dans ce numéro n'est pas seulement celle du ou de la chercheur·se à l'égard de ses enquêtés·es. Les articles d'Angey, de Chambard et, plus particulièrement, celui de Mevel mettent en évidence que, dans le temps long du terrain, il arrive fréquemment que les enquêtés·es changent d'attitude à l'égard du ou de la chercheur·se et commencent à manifester vis-à-vis d'elle ou lui de la méfiance, de la distance ou de l'antipathie. Dans ce cas, le terrain sans sympathie présente cet intérêt qu'il oblige le ou la chercheur·e à s'interroger de manière réflexive sur la position adoptée et sur les effets que celle-ci a eus sur la relation nouée avec les enquêtés·es. Parce que les terrains sans sympathie donnent à voir de manière parfois brutale des clivages, méfiances ou tensions internes au groupe, ils rappellent avec force que l'ethnographe n'occupe jamais une place

neutre dans le groupe étudié. Par ailleurs, de nombreux·ses ethnographes soulignent qu'une des difficultés propres à leur terrain tient moins à l'absence de sympathie qu'ils ou elles ressentent pour leurs enquêtés – et qui, comme nous l'avons vu, disparaît souvent au profit de l'apparition de relations cordiales voire empathiques –, qu'à l'antipathie ou à la suspicion qu'éprouvent leurs collègues du champ académique à l'égard de leur objet¹⁸. L'article de Chambard ainsi que celui de Clémentine Fauconnier, qui porte sur une organisation partisane singulière, le parti *Russie unie*, mettent en lumière et interrogent en ce sens le déplacement de la suspicion des enquêtés vers les pairs. La légitimité scientifique de celui ou celle qui s'engage auprès d'enquêtés dont les revendications – ou les motivations – sont souvent partagées dans le monde académique a pour corollaire la gêne et le malaise qui peuvent entourer les chercheur·es qui choisiraient de travailler avec des enquêtés dont les revendications sont, à l'inverse, jugées illégitimes ou déviantes. Le présent numéro est donc l'occasion de rappeler que les chercheur·es qui s'engagent sur de tels terrain le font sans adhérer aux convictions de leurs enquêtés, précisément pour pouvoir construire un appareil critique permettant de les déconstruire de manière fine ; mais, plus encore, qu'ils ou elles adoptent des précautions méthodologiques qu'oublient parfois les chercheur·es qui s'engagent sur le terrain pour défendre ou légitimer des enquêtés dont ils ou elles se sentent proches. Ce sont à ces enjeux de positionnement scientifique que nous nous attachons à présent.

Des outils ordinaires pour penser l'extraordinaire

- 8 Si les terrains sans sympathie invitent à engager la réflexion sur la requalification dans le temps de la relation aux enquêtés, ils ouvrent aussi de riches possibilités heuristiques pour la meilleure compréhension de zones d'ombre du monde social qui sont encore trop souvent analysées en surplomb, en raison des sentiments d'antipathie, de répulsion ou d'incompréhension spontanés qu'elles suscitent. La conduite d'un terrain sans sympathie interroge les possibilités d'analyse de celle ou celui qui est engagée dans un travail ethnographique au long cours auprès d'acteur·rices dont les pratiques et/ou les représentations lui sont fondamentalement étrangères, sont jugées condamnables, délétères ou tout simplement incompréhensibles. Comment, sans tomber dans une posture morale ou politique de dénonciation et sans réduire ce qui nous est donné à voir et à entendre à de l'irrationnel, expliquer et comprendre ce qui sur le papier ne semble pouvoir l'être ? En adoptant une posture compréhensive, plusieurs ethnographes engagés sur des terrains sans sympathie ont été suspectés de complaisance vis-à-vis de leurs enquêtés. Les auteur·rices des comptes rendus de l'ouvrage d'Arlie Russel Hirschfeld, qui a conduit pendant cinq années une ethnographie retraçant les parcours de militant·es du *Tea Party*¹⁹, rappellent les atouts d'une approche au plus près des personnes qui utilise pleinement l'empathie comme outil d'analyse ; mais ils ne manquent pas de souligner dans le même temps les difficultés qu'aurait l'auteure à expliquer les ressorts du racisme de certains des protagonistes ou à prendre de la distance avec la « *deep story* » qu'elle propose²⁰. Autant de critiques qui sont aussi une manière de souligner les limites de l'empathie dans l'analyse et les écueils sur lesquels on butte lorsque le regard posé sur les enquêtés est jugé trop bienveillant. Cette gêne tient à la double injonction qui pèse sur les épaules de l'ethnographe, invitée d'un côté à s'investir sur le temps long et à s'approcher au plus près des enquêtés et, de l'autre, à maintenir une distance critique rendant l'objectivation

possible. Sur les terrains sans sympathie, la proximité est jugée à la fois comme un gage de scientificité et comme un élément sinon qui dérange, du moins qui serait susceptible de brouiller l'esprit du ou de la chercheur·e.

- 9 L'enjeu n'est pas nouveau. La controverse opposant deux historiens – Daniel J. Goldhagen²¹ et Christopher Browning²² – qui, à partir des mêmes sources archivistiques, construisent des explications différentes de crimes de guerre, en fournit un bon éclairage. L'histoire est celle du 101^e bataillon de la police allemande qui, en Pologne, participe à l'extermination en « face à face » des populations juives. Les archives consultées sont celles du procès qui, des années plus tard, met ces hommes face à leurs actes. Goldhagen formule au départ un postulat fort selon lequel « pour tuer, il faut être motivé ». La violence serait ainsi le fruit des croyances qui façonneraient une haine antisémite, à même d'expliquer la « culture de la cruauté » dont témoignent les récits archivés des tueries²³. Browning propose quant à lui de « rendre compte des différents points de vue en présence pour comprendre comment s'agencent des attitudes différenciées devant le meurtre de masse²⁴ ». Son explication multicausale des motivations le conduit à souligner, plutôt que les croyances et la haine, l'importance du conformisme, des pressions exercées par les pairs et de la soumission à l'autorité pour rendre compte des exterminations. La motivation n'est ainsi plus nécessaire à l'explication. Nicolas Mariot a souligné dans son commentaire de cette controverse les pistes ouvertes par le travail de Browning dans l'analyse des violences de guerre, en particulier concernant l'importance de ne pas inférer un état d'esprit à partir de l'observation de comportements violents²⁵. Les violences de masse – que l'euphémisme « sans sympathie » utilisé dans ce numéro est pour le moins insuffisant à définir – constituent ainsi un autre exemple de l'intérêt de s'approcher au plus près des mondes ordinaires des acteurs·rices. C'est à partir du moment où l'on comprend que les criminels de guerre n'avaient jamais cessé – jusque dans la perpétuation de leurs crimes – d'être des « hommes ordinaires²⁶ » attentifs au travail bien fait et soumis au conformisme social que les chercheur·es ont produit les appareils conceptuels les mieux à même d'examiner leurs exactions²⁷. Si cette controverse nous paraît éclairante, c'est précisément que les terrains sans sympathie comportent ces deux éléments qui en font des défis pour l'analyse. D'une part, une difficulté à comprendre des pratiques et attitudes que l'on juge condamnables ou qui sont tellement éloignées de celles que l'on connaît qu'elles ne semblent pas pouvoir se plier à l'analyse. D'autre part, une tentation d'homogénéiser des comportements et de les imputer à une idéologie prêtée aux enquêté·es, alors même que cette idéologie nourrissait déjà les représentations préalables de l'objet. L'ethnographie des terrains sans sympathie renforce encore la difficulté car le ou la chercheur·e ne bénéficie plus de la distance à l'objet que rend possible l'intermédiaire du document, mais se trouve au plus près de ses enquêté·es, de leurs pratiques et de leurs discours. Dans le même temps, la pratique du terrain se prête parfaitement à la rupture avec une représentation totalisante, unifiée et axée sur les croyances prêtées aux enquêté·es. Elle apparaît comme un moyen privilégié pour rompre avec ce que Bernard Pudal appelle le « mode de pensée substantialiste » qui implique une « tentation récurrente à la réification des collectifs²⁸ », tentation d'autant plus forte quand les chercheur·es s'intéressent à des collectifs saturés de prénotions négatives. L'ethnographie semble ainsi particulièrement adaptée à l'examen des pratiques, des interactions, des points de vue hétérogènes et des configurations dans lesquelles sont pris les acteur·rices.

10 C'est cette voie que suivent un certain nombre de travaux sur des groupes qui étaient, il y a quelques années encore, relativement délaissés par les chercheur·es. Bruno Cousin, Shamus Khan et Ashley Mears soulignent par exemple que le postulat selon lequel « les élites contrôlent des choses comme la culture, la politique et/ou l'économie et sont de ce fait toujours capables individuellement d'agir de façon plus consciente, plus libre et plus selon leurs intérêts que d'autres²⁹ » innerve encore un certain nombre de travaux sur ce groupe, alors même qu'un tel postulat serait largement rejeté pour l'analyse d'autres groupes. Ils en appellent donc à prêter plus d'attention aux divisions internes aux groupes élitaires et à adopter un cadre analytique commun à d'autres objets. Éric Agrikoliansky et Annie Collovald soulignent également, à propos des mobilisations conservatrices, que la tentation est « souvent forte de penser ces actions collectives sur le registre de l'*extraordinaire* : conscients de leurs intérêts, armés pour agir, capables d'imposer leur point de vue aux autorités, les dominants échapperaient en ce sens aux contraintes du commun des mortels³⁰ ». Il et elle appellent alors à recourir aux outils classiques de la sociologie des mobilisations pour les étudier plutôt qu'à la construction d'un cadre théorique qui leur serait propre (et souvent impensé). Dans un article récent, Martina Avanza concluait dans le même sens. À partir d'une revue critique de la littérature sur le mouvement *Pro-Life* en Italie et d'une enquête de longue durée, elle relève la tendance à la construction homogénéisante de tels mouvements. La notion d'« *Ugly movements* », utilisée aux États-Unis pour désigner les organisations conservatrices est significative, écrit-elle, de cette défiance qui amène les chercheur·es à analyser en bloc ces mouvements à l'aune du progressisme libéral qui constitue le canon impensé de la littérature américaine sur les mouvements sociaux³¹. L'approche au plus près des pratiques et des discours des acteur·rices, que permet l'ethnographie de longue durée, rappelle, comme elle le souligne également, que « les 'ugly movements' sont justes des mouvements » et que « le fait que nous (les chercheur·es qui travaillons sur le mouvement progressiste féministe) trouvons leur message peu attirant ne constitue pas une bonne raison scientifique pour créer une catégorie de mouvement qui ne soit pas analytique³² ». Les chercheur·es engagé·es sur des terrains ouverts auprès des militant·es d'extrême droite montrent également qu'une vision dichotomique du monde social résiste mal à l'étude micro des pratiques ordinaires d'acteur·rices engagé·es dans ces mouvements « détestables », en soulignant combien l'ethnographie a contribué à faire évoluer le cadre théorique préalable qu'ils ou elles mobilisaient pour appréhender ces organisations. Leurs enquêtes rendent caduque la représentation des militant·es comme des « idiots culturels³³ » dont le comportement s'expliquerait par leur incapacité à questionner les idéologies pré-constituées auxquelles ils ou elles seraient soumis dans les organisations d'extrême droite. Ces travaux donnent ainsi une même ligne à suivre : le ou la chercheur·e engagé·e sur un « terrain sans sympathie » ne doit pas changer de lunettes pour observer, écouter, analyser, conceptualiser et restituer les résultats de son travail. Bien au contraire, la tension entre proximité potentiellement dérangement et objectivation pourra être résolue en s'appuyant sur un répertoire analytique et sur des ficelles méthodologiques classiques des sciences sociales.

Apports théoriques des terrains sans sympathie

- 11 Cette tension, pour partie résolue, ouvre toutefois une nouvelle question : s'il faut s'attacher, pour bien les étudier, à regarder les terrains sans sympathie comme des objets ordinaires, y a-t-il encore un intérêt à réfléchir à partir de cette catégorie ? Pour apporter quelques éléments de réponse à cette deuxième question, il nous faut à la fois suivre l'invitation à la désingularisation des terrains sans sympathie et revenir aux enjeux méthodologiques et éthiques qui les caractérisent. Chacune de ces dimensions ne se réduit pas à quelques questions simples : difficultés de l'accès au terrain ou maintien d'une posture critique par exemple. Ces questions gagnent à être envisagées en ayant en tête les temporalités longues de l'ethnographie, d'une carrière académique et plus largement d'un objet de recherche qui est amené à être travaillé par plusieurs chercheur·es. Plutôt que l'accès, qui focalise souvent l'attention, une des difficultés des terrains sans sympathie est bien celle du maintien des relations d'enquête. L'ethnographie de longue durée conduit souvent le ou la chercheur·e à nouer des relations de proximité et d'intimité qui sont susceptibles d'accentuer d'autant plus le sentiment de duplicité et de trahison que l'analyse se veut critique. Mais c'est précisément l'interrogation réflexive de ce décalage entre éloignement idéologique et implication au plus près d'un collectif, de ses pratiques ordinaires et de sa sociabilité, qui permet de faire surgir des concepts utiles. Les enquêtes sur l'extrême-droite conduites par Bouron et Crippa permettent, par exemple, une meilleure compréhension des modes de socialisation des enquêté·es. Mais loin de nous dire seulement des choses sur des collectifs restreints, circonscrits localement et historiquement, ces enquêtes améliorent plus largement notre compréhension des constantes de l'extrême droite à travers le temps et l'espace. Elles montrent notamment qu'au-delà de la variation contextuelle des messages idéologiques qu'elles véhiculent, les organisations d'extrême-droite se distinguent surtout par leur capacité à travailler avec les dispositions des nouveaux·elles entrant·es en faisant appel à des pratiques de classement universelles (féminin/masculin, courage/lâcheté, pureté/souillure, etc.). Ces deux exemples sont significatifs des apports théoriques d'une « ethnographie impliquée³⁴ » dans les mondes de l'extrême droite. En abandonnant l'éloignement rassurant de l'observation à distance pour s'engager dans les pratiques ordinaires de ces militant·es, les deux chercheur·es ont accédé au travail réalisé par ces organisations sur les dispositions des participant·es, travail qui leur serait resté inaccessible sans une présence prolongée sur le terrain. De même, la contribution de Fauconnier ne nous livre pas seulement une recherche minutieuse et originale sur le partie *Russie uni*, mais permet d'enrichir la réflexion sur le concept de parti politique, en particulier en le déliant du concept de démocratie, qui lui est souvent associé. Elle ouvre ce faisant un chemin pour une étude plus systématique des partis dits « gouvernementaux » ou « charismatiques ». De ce point de vue, les terrains sans sympathie ont une vertu conceptuelle : en se penchant sur des objets ou des groupes peu étudiés d'une part, et qui n'ont pas constitué les canons à partir desquels des notions devenues centrales en sciences sociales ont été forgées d'autre part, les chercheur·es opèrent un déplacement qui permet de revisiter et de discuter à nouveaux frais ces concepts.
- 12 Sur le plan éthique, l'ethnographie de terrains sans sympathie peut s'avérer particulièrement déstabilisante pour l'enquêteur·trice car elle s'accompagne

ponctuellement de sollicitations qu'il ou elle réproouve moralement, de la distribution de tracts à la participation à des actes violents. Mais ces dilemmes moraux sont aussi générateurs de nombreux apports conceptuels puisque c'est précisément quand il ou elle s'implique dans des groupes d'interconnaissance qui confrontent à l'urgence d'une situation, à l'obligation de faire des choix, à la formation de goûts et de dégoûts que l'ethnographe peut comprendre la genèse en situation de certains phénomènes comme l'extrémisme politique ou religieux. L'engagement sur le terrain sans sympathie oblige finalement le ou la chercheur·e à réfléchir aux limites qu'il ou elle se pose. De même que le ou la chercheur·e « utilise » les enquêté·es, ces derniers peuvent nourrir des attentes à son égard : l'inviter à s'impliquer pour une cause qui n'est pas la sienne ou, plus simplement, transformer sa présence (qui est aussi celle d'une universitaire) en une ressource pour le groupe. Ces éléments invitent à une réflexion, plus collective cette fois, sur l'accompagnement et la protection des chercheur·es, en particulier vulnérables et/ou débutant·es. Par ailleurs, la réglementation juridique croissante encadrant la production des données³⁵ comme l'injonction à la visibilité des publications³⁶ limitent et encadrent bien plus qu'auparavant les possibilités d'enquête, comme elles confèrent de nouvelles ressources aux enquêté·es. Pour toutes ces raisons, la réflexion sur les terrains sans sympathie ne semble pas superflue ; non pas qu'elle conduise à forger des catégories analytiques singulières mais parce qu'elle permet de mettre en lumière des enjeux méthodologiques et éthiques particulièrement saillants, même si ces derniers débordent largement ces seuls terrains.

- 13 Au-delà de la diversité des thématiques abordées, les articles publiés dans ce numéro ont pour point commun de désenclaver des terrains qui restent souvent cantonnés à l'exceptionnel. Qu'ils s'intéressent à des chasseurs, à des militant·es politiques ou religieux, à des habitant·es de Kibboutz ou à des salarié·es d'université, les auteur·es considèrent leurs enquêté·es comme des « pairs en rationalité³⁷ ». Ils et elles cherchent à restituer leurs pratiques, leurs raisons d'agir et leurs mondes vécus sans pour autant se contenter de reprendre leurs justifications. Ce désenclavement méthodologique et cette ambition explicative participent d'abord à la meilleure compréhension d'univers sociaux longtemps restés inaccessibles aux sciences sociales. Mais ils enrichissent aussi notre compréhension de phénomènes sociaux comme la socialisation qui, comme le rappelle Muriel Darmon, « doit toujours se poser comme une question empirique³⁸ ». Les analyses réflexives conduites par les auteur·rices de ce numéro montrent en effet que la formation des dispositions ne s'arrête pas aux frontières de nos condamnations morales. Par contraste, elles mettent aussi en évidence que, si un des objectifs communément admis du travail universitaire est de déconstruire les *doxas* qui organisent les visions du monde, il a été beaucoup plus rare, jusque-là, que soient interrogées celles du monde académique.

NOTES

1. Harding Susan, « Representing Fundamentalism: The Problem of the Repugnant Cultural Other », *Social Research*, vol. 58, no 2, 1991, p. 373-393. Voir aussi: Carey Grace A.,

- « Anthropology's "Repugnant Others" », American Ethnological Society, 2019; disponible sur : <https://americanethnologist.org/features/reflections/anthropologys-repugnant-others>
2. Avanza Martina, « Comment faire de l'ethnographie quand on n'aime pas "ses indigènes" ? », dans A. Bensa et D. Fassin (éd.), *Les politiques de l'enquête*, Paris, La Découverte, 2008, p. 43.
 3. HARDING Susan, « Representing Fundamentalism », *op. cit.*.
 4. *Ibid.*, p. 374-375.
 5. HOWELL Brian M., « The repugnant cultural other speaks back. Christian identity as ethnographic "standpoint" », *Anthropological Theory*, 7 (4), 2007.
 6. Howell Brian M., « The repugnant cultural other speaks back. Christian identity as ethnographic "standpoint" », *Anthropological Theory*, 7 (4), 2007, p. 372.
 7. « Les fondamentalistes se constituent à travers leurs propres pratiques culturelles, mais pas tout à fait comme ils le souhaitent. Ils sont aussi constitués par les pratiques discursives modernes, un ensemble d'idées qui prend la forme de "stéréotypes" populaires, d'"images" véhiculées dans les médias, ou de "savoirs" académiques. Individuellement et collectivement, les différentes voix modernes représentent les fondamentalistes et leurs croyances comme un objet historique, un "autre" culturel, hors de – voire opposé à – la modernité [...]. À travers une telle polarité entre un "nous" et un "eux", le sujet moderne est saisi. » (Harding Susan, « Representing Fundamentalism », *op. cit.*, p. 373-374 ; nous traduisons).
 8. Avanza Martina, « Comment faire de l'ethnographie quand on n'aime pas "ses indigènes" ? », *op. cit.*, p. 43
 9. Boumaza Magali et Campana Aurélie, « Enquêter en milieu "difficile" », *Revue française de science politique*, vol. 57, no 1, 2007, p. 5-25.
 10. Agier Michel, *Anthropologues en danger. L'engagement sur le terrain*, Paris, Jean-Michel Place, 1997.
 11. On pense ici particulièrement aux études qui relèvent du « *studying up* », qui consistent à aller enquêter chez des plus dotés que soi. Voir notamment Jounin Nicolas, *Voyage de classes. Des étudiants de Seine-Saint-Denis enquêtent dans les beaux quartiers*, Paris, La Découverte, 2016.
 12. PINÇON Michel et PINÇON-CHARLOT Monique, *Voyage en grande bourgeoisie*, Paris, PUF, 1997 ; GEAY Kevin, *Enquête sur les bourgeois. Aux marges des beaux quartiers*, Paris, Fayard, 2019.
 13. On retrouve ici la figure de l'expert, que Howard Becker divise en deux groupes : les experts « par profession » (dont la légitimité repose sur leur appartenance professionnelle) et les experts « par appartenance » (dont la légitimité repose sur une connaissance intime et personnelle d'un objet). Voir BECKER Howard, *Les ficelles du métier*, Paris, La Découverte, 2002.
 14. AVANZA Martina, « Comment faire de l'ethnographie quand on n'aime pas "ses indigènes" ? », *op. cit.*
 15. Sur la duplicité et le sentiment de trahison inhérent à l'ethnographie, voir notamment la section sur le cynisme de l'enquêteur dans l'ouvrage d'Olivier Schwartz *Le monde privé des ouvriers*, Paris, PUF, 2012.
 16. Cette sympathie peut aller de la simple possibilité de créer une relation de compréhension à la capacité à tisser des liens cordiaux (voir par exemple : AVANZA Martina, « Comment faire de l'ethnographie quand on n'aime pas "ses indigènes" ? », *op. cit.*), ou à la capacité à « ressentir avec », c'est-à-dire de partager les émotions de ses enquêtés (voir par exemple : Nikolski Véra, « La valeur heuristique de l'empathie dans l'étude des engagements « répugnants » », *Genèses*, vol. 84, no 3, 21 novembre 2011, p. 121).
 17. Grace Carey évoque par exemple « la régularité avec laquelle nos discours politiques et académiques critiquent les "autres culturels répugnants", peignant le tableau d'une homogénéité entre les membres du groupe et réifiant les subjectivités modernes. » (CAREY Grace, « Anthropology's "Repugnant Others" », *op. cit.*; nous traduisons).
 18. HARDING Susan, « Representing Fundamentalism », *op. cit.*

19. HORSCHILD, Arlie Russel, *Strangers in their Own Land: Anger and Mourning on the American Right*. New York, The New Press, 2018.
20. Voir par exemple, le compte-rendu de Tim Winzler (WINZLER Tim, « Hands in the Oily Kitchen Sink – on Arlie HOCHSCHILD’s *Strangers in their Own Land* », *LSE Review of book*, 2019. Compte-rendu critique consultable à l’adresse suivante : <https://blogs.lse.ac.uk/lseviewofbooks/2019/01/14/book-review-strangers-in-their-own-land-anger-and-mourning-on-the-american-right-by-arlie-russell-hochschild/>).
21. GOLDHAGEN, Daniel J., *Les bourreaux volontaires de Hitler. Les Allemands ordinaires et l’holocauste*. Paris, Seuil, 1997.
22. BROWNING, Christopher R., *Des hommes ordinaires. Le 101e bataillon de réserve de la police allemande et la solution finale en Pologne*. Paris, Les Belles Lettres, 2002.
23. Nicolas Mariot revient sur cette controverse qui a fait couler beaucoup d’encre (voir MARIOT Nicolas, « Faut-il être motivé pour tuer ? Sur quelques explications aux violences de guerre », *Genèses*, n° 53, 2003, p. 154-177).
24. *Idem*, p. 171.
25. *Idem*, p. 177.
26. Pour reprendre un concept emprunté à l’ouvrage fondateur de Christopher R. Browning mentionné plus haut.
27. Il est intéressant de noter que les controverses animent l’ensemble des sciences sociales, y compris les travaux de psychologie. Mia Bloom adresse ainsi une critique sévère à l’étude de Kruglanski *et al.* (KRUGLANSKI Arie W., CHEN Xiaoyan, DECHESNE Mark, FISHMAN Shira, & OREHEK Edward, « Fully committed: Suicide bombers' motivation and the quest for personal significance », *Political psychology*, vol. 30(3), 2009, p. 331-357), en montrant que leur focalisation sur un ensemble restreint de motivations imputées aux « terroristes » qui, d’après eux, suffisent à expliquer leurs actes violents, les conduit à rater des éléments essentiels qui tiennent à l’environnement social et en particulier aux collectifs dans lesquels évoluent les participant·es à de tels actes. (BLOOM Mia, « Chasing Butterflies and Rainbows: A Critique of Kruglanski et al.’s ‘Fully Committed: Suicide Bombers’ Motivation and the Quest for Personal Significance’ », *Political Psychology*, vol. 30(3), 2009, p. 387-395).
28. PUDAL Bernard, *Prendre parti : pour une sociologie historique du PCF*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1989.
29. COUSIN Bruno, KHAN Shamus and MEARS Ashley, « Theoretical and methodological pathways for research on elites ». *Socio-economic Review*, vol. 16, n° 2, 2018, p. 228.
30. AGRIKOLIANSKY Éric et COLLOVALD Annie, « Mobilisations conservatrices : comment les dominants contestent ? », *Politix*, n° 106, 2014, p. 16.
31. AVANZA Martina. « Plea for an Emic Approach Towards ‘Ugly Movements’: Lessons from the Divisions within the Italian Pro-Life Movement. » *Politics and Governance*, 6, n° 3, September 14, 2018, p. 112–125.
32. *Ibidem*, p. 120.
33. GARFINKEL Harold, *Recherches en ethnométhodologie*, édité et introduit par Michel Barthélémy et Louis Quéré, Paris, PUF, 2007 [1967].
34. LIGNIER Wilfried, « Implications ethnographiques », *Genèses*, n° 90, n° 1, 2013, p. 2-6.
35. LAURENS Sylvain, NEYRAT Frédéric (dir.) *Enquêter : de quel droit ? Menaces sur l’enquête en sciences sociales*, Bellecombe-en-Bauges, Éditions du Croquant, 2010.
36. Par le dépôt des écrits sur des plateformes ouvertes comme HAL ou des sujets de thèse pour les doctorant·es sur thèses.fr.
37. LENCLUD Gérard, « Pourquoi il faut traiter autrui à l’égal de soi-même. Interprétation et charité en anthropologie », *Philosophia Scientiae* 6 (2), 2002, p. 61-90.
38. DARMON Muriel, *La socialisation*, Paris, Armand Colin, 2006.

AUTEURS

CAMILLE HERLIN-GIRET

Chargée de recherches CNRS, UMR 8026 - Centre d'Études et de recherches administratives, politiques et sociales (CERAPS), Université de Lille

DAPHNÉ LE ROUX

Chercheuse rattachée au Sophiapol, Université Paris Nanterre

ADÈLE MOMMÉJA

Chargée de recherche au CNRS, Centre européen de sociologie et de science politique (CESSP, UMR 8209)